

« Pourquoi sommes-nous maudits ? »

(Extraits de Jean Brune, *Cette haine qui ressemble à l'amour*, éd. Atlantis 2009, pp. 580-583)

À la fin du roman de Jean Brune *Cette haine qui ressemble à l'amour* (1961, réédition 2009), le colon Durrieu exprime sa colère et sa résignation au colonel :

Le colonel regarda son interlocuteur. Il le trouva las, vieilli... moins ardent à la controverse qu'autrefois, comme désabusé.

– Vous vous êtes absenté ces temps-ci ? lui dit-il.

– Votre police est bien faite !

Le colonel sourit.

– Oui, dit-il, elle est bien faite... enfin... le mieux possible. Il le faut bien.

Il demanda :

– Voyage d'agrément ?

– Non ! dit Durrieu... ou oui... un peu, peut-être... je suis allé me promener, me distraire... me détendre un peu dans des pays où le couvre-feu est inconnu !

– Où êtes-vous allé ?

– L'Espagne... la Costa Brava... Puis la France... le Roussillon... la côte de Sète... la Côte d'Azur... et la riviera italienne... les Baléares aussi, j'oubliais !

– Bigre ! dit le colonel... une tournée des grands ducs !

Durrieu eut un geste vague que le colonel ne lui connaissait pas.

– Non, dit-il. La promenade n'était qu'un prétexte dont j'avais besoin mais dont je n'étais pas dupe !

Lentement, dans un long monologue coupé d'hésitations et de silences... il expliqua qu'il était allé regarder des paysages pour savoir lesquels lui offrieraient les reflets les moins fanés des paysages d'Afrique hors desquels il ne saurait pas vivre. Il dit qu'il avait trouvé partout des côtes rocheuses précipitant à pic dans la mer des éboulis de rochers retenus par les troncs des pins, partout des plages de gravier sur lesquelles les vagues chantent dans une lessive d'écume l'éternelle plainte qui défie le temps et les peines ou les joies des hommes... partout des landes de broussailles odorantes semées de rochers blancs comme des bêtes mortes, et partout le même soleil sur les mêmes nuages dorés le matin et violets le soir... Mais partout tout était coquet, aimable, tout était offert au pétitement espiègle de la

gaieté, et il passait jusque dans la voix des hommes les échos d'une émouvante gentillesse...

– Tout était trop civilisé ! dit Durrieu d'une voix sourde. Il manquait partout cette confuse sauvagerie de l'Afrique, l'étrange architecture des nuages sur les ciels ensanglantés par le crépuscule... Cette tristesse pesante qui éteint l'après-midi l'éphémère flambée d'espérance que porte la lumière transparente du matin, les reflets violets de l'eau, les falaises de terre rouge, embrasées par le soleil, et l'inquiétante couleur des maquis coulés dans le bronze sur les croupes ravagées par le vent. Même les vagues qui murmurent de l'autre côté de la mer de légères et joyeuses ritournelles, chantent en Afrique des mélodies déchirantes, dans lesquelles passent avec les gravités d'un office religieux les bouleversantes splendeurs d'un chœur grégorien.

– Je suis revenu ! ajouta Durrieu. Je ne pourrai jamais partir !

– Qui vous parle de partir ? dit le colonel.

Durrieu écarta l'objection d'un geste las.

– Je sais, dit-il. Vous rêvez d'une Afrique dans laquelle Ben Driss ayant enfin vaincu le complexe qui le paralyse découvrira qu'il n'est pas de meilleure image de la France que la France elle-même... Mais moi je vous dis qu'il n'aura pas le temps de faire cette découverte parce qu'il sera balayé par ceux qui auront écouté l'appel de Narischkine. Et alors, nous ne partions pas...

Il cria presque :

– Nous serons chassés...

Il se mit à décrire l'éternel spectacle des exodes qui poussent les sociétés traquées sur les routes. Il n'oublia rien, ni la folie qui tremble dans le regard des hommes, ni le renoncement qui terrasse les femmes écrasées sous le poids des menaces que porte l'avenir, ni les enfants étonnés de découvrir l'envers du monde, ni la morne lassitude des silhouettes courbées sous les charges hâtivement nouées et qui prétendent emporter la part la plus précieuse du foyer, alors que cette part miraculeuse nul ne peut l'emporter en exil, parce qu'elle dort dans l'ordonnance des murs et dans la lumière qui baigne les paysages où se sont allumés les premiers émerveillements de l'enfance.

– Nous serons chassés !

– Non, dit le colonel.

– Chassés ! Et, ce qui est pire, c'est que nous serons chassés par vous, parce que nous vous gêmons... Hein, nous vous gêmons ?... nous vous empêchons de construire cette Afrique idéale dont vous rêvez et qui est une chi-

mère parce que nul ne construit le pays des autres. Souvenez-vous de cela, mon colonel, nul ne construit le pays des autres, on ne construit jamais que son propre pays... et quand on est la France on l'ouvre aux malheureux qui grelottent aux frontières... on l'ouvre !

Une sorte de délire s'était emparé de Durrieu, ses mains tremblaient. Il s'écria :

– Pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi sommes-nous maudits ? Nous avons tout construit sur cette terre, tout, tout bâti à partir de rien, tout édifié sur des ruines, sur un désert. Tout ce qui existe est notre œuvre, le fruit du sacrifice, de la sueur, des larmes et du sang... Si ce pays peut aujourd'hui se croire une nation, il nous le doit, nous avons fondé les villes qu'il convoite, jeté les ponts sur les rivières, les routes par-dessus les montagnes, les voies ferrées à travers les gorges de l'enfer, nous avons rendu aux semailles les paysages de pierre, et transformé en vergers les marécages. Nous avons tout fait, et on nous reproche tout comme un crime... Nous imaginions agrandir la France, on nous accuse de la ruiner... Et quand nous y rentrerons demain les mains nues, épuisés par la gigantesque aventure africaine, nous y serons comme des étrangers.

Il frappa du poing sur la table.

– Nous y serons comme ces Russes que la Révolution a poussés en France, des parias... on jugera que notre misère est un juste châtiment et l'on rira de notre désespoir... Mais pourquoi, nom de Dieu ! dites-moi pourquoi nous sommes ces pestiférés ? Que veut-on nous faire payer et quand la dette sera-t-elle éteinte ?

D'un geste brusque il poussa son verre de la main contre une colonnette torsadée, le verre se brisa en menus morceaux. La colère de Durrieu tomba d'un coup. Il montra du doigt les débris du verre et dit d'une voix redevenue sourde :

– Voilà... c'est un symbole... tout est fini pour nous en Afrique !

Et il se laissa glisser lourdement du tabouret sur lequel il était assis...